

**22 ET
23 SEPT
2017**

PAROLES D'AUTEURS

**Recueillies par les Etudiants
de l'Institut de Journalisme
Bordeaux Aquitaine (IJBA)**

**POLAR
EN
CABANES**

ijba
Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine

Entretien avec Dominique MANOTTI

“J’essaie d’écrire sans faire de prêche”

POLAR
EN
CABANES

Dans votre roman « l’Évasion », Carlo déclare : « Nous n’avions pas de Victor Hugo dans nos usines pour raconter notre épopée ». Vous dites vouloir faire « un kaléidoscope de votre génération, en particulier lorsqu’elle s’est trompée ». Qu’est-ce que votre génération a loupé ?

C’est l’après 68 qu’on a loupé. A Vincennes,

on avait toutes les possibilités. On n’a rien fait, on aurait pu faire beaucoup plus. On aurait pu, par exemple, lier les cours d’histoire à ceux d’économie. Nous n’aurions pas les mêmes économistes aujourd’hui. Ni les mêmes historiens. Nous aurions pu faire tout cela avant que l’Université ne soit rasée. Voilà ce que j’essaie de raconter sous des formes très diverses. C’est ce parcours que j’évoque dans *A Nos Chevaux*. L’Histoire a basculé à ce moment-là. Et pas du côté que j’aurais souhaité. Vous connaissez l’adage de Warren Buffet : « Bien sûr qu’il

existe une lutte des classes. Et on l’a gagnée. ». C’est le trading et le fric qui ont gagné.

Lisa, l’un de vos personnages, déclare : « Ce combat-là est perdu. Si je veux essayer de sauver notre passé, il ne me reste plus qu’une chose à faire. Ecrire des romans ». Continuez-vous cette lutte à travers vos polars ?

C’est une continuation par d’autres moyens, oui. Mais c’est un travail de romancière. J’essaie de faire vivre des personnages sans faire de prêche. Je ne fais pas passer des idées sous une forme clandestine. Comment suis-je venue au polar ? Par les films noirs américains entre les années 40 et 60. J’ai récemment revu un film de Fritz Lang qui s’appelle *Règlement de comptes*. Mon style vient de là. C’est évident. Cette façon directe, très simple, purement factuelle. J’essaie de raconter des situations. Je constitue des dossiers, je cherche la faille car elle existe. Ce travail dure deux ans. Un livre, c’est dix-huit mois de recherche et six mois d’écriture. *Or noir*, mon dernier livre, représente même six ans de travail... Le roman noir est là pour faire éclater la distance entre le discours et le fait.

Vous affirmez que « le crime est constitutif de la société. Surtout parce que la limite entre le crime et l’action légale est totalement gommée ». L’actualité ne vous permet-elle pas d’écrire encore quatre ou cinq polars ?

Oui, assurément. Mon prochain livre portera sur l’affaire Alstom et sortira au printemps 2018. Le suivant portera, lui, sur l’affaire Théo. Souvenez-vous de ce que disait Robert Badinter : « Nous ne sommes pas le pays des Droits de l’Homme mais celui de la Déclaration des droits de l’Homme ». C’est assez juste. Ce qui me fascine et que je ne comprends pas encore, c’est la décision des juges dans cette affaire. Comment ont-ils pu dire : « Il n’y a pas viol » ? Comment ces gens-là se vivent-ils eux-mêmes ? Comment ces gens-là s’auto-justifient-ils ? Il faut que je le sache, sinon mes personnages seront inexistantes. Tout le monde se rêve, tout le monde s’imagine, tout le monde se projette. Comment ces personnes se projettent-elles ? Je suis un être humain et ce sont des êtres humains. Mon souci en tant que romancière, c’est de présenter ces personnes comme des êtres humains sans verser dans la caricature. De ce point de vue, l’histoire d’Aulnay-sous-Bois est formidable. Ce qui m’a toujours étonné, c’est de voir la façon dont les juges utilisent les témoignages. Je vous jure qu’un historien n’oserait pas faire cela. On prend plus de gants avec les Romains d’il y a deux mille ans qu’avec les justiciables actuels.

Propos recueillis par Mathilde Musset
et Théophile Larcher

DOMINIQUE MANOTTI, EST LE PSEUDONYME DE MARIE-NOËLLE THIBAUT, NÉE EN 1942. MARQUÉE PAR LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE D’ALGÉRIE, ELLE MILITE AUX CÔTÉS DES COMMUNISTES ET DE LA CFDT DURANT LES ANNÉES 1970. MAÎTRE DE CONFÉRENCES À PARIS VIII EN HISTOIRE-ÉCONOMIQUE, DOMINIQUE MANOTTI EST SPÉCIALISTE DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE. SON PREMIER POLAR, *SOMBRE SENTIER* EST PARU EN 1995 (SEUIL). *OR NOIR* (GALLIMARD, 2015), SON ONZIÈME ET DERNIER LIVRE, A REÇU LE GRAND PRIX DU ROMAN NOIR EN 2016.

Entretien avec Jean-Pierre OHL

“L’indignation viscérale de Dickens me parle”

POLAR
EN
CABANES

Dans trois de vos livres, vous proposez aux lecteurs une plongée dans l’univers de Dickens. Qu’est-ce que l’Angleterre du XIX^e siècle peut nous dire de la France d’aujourd’hui?

Dickens a été une plaque tournante des idées, des actions sociales et politiques de son époque. Pourtant, son discours sur la pauvreté, son indignation contre l’injustice ne se démodent pas. Cela pourrait très bien avoir cours aujourd’hui : la pauvreté n’est plus aussi criante mais les injustices demeurent. La recherche du profit et de la rentabilité à tout prix est d’ailleurs toujours bien présente. En cela, c’est un écrivain

hors du commun puisque sa représentation de la vie est plus réelle que la réalité. « Bigger than life », comme disent les Anglais ! Aujourd’hui, le metteur en scène Ken Loach peut se rapprocher du personnage de Dickens. Il a cette visée sociale intime, cette indignation viscérale, et reste également très populaire.

Dans votre dernier livre, *Le chemin du diable*, le personnage de Stephenson, un grand patron, fait preuve de philanthropie. Cette valeur fait-elle encore recette dans le milieu des affaires en France ?

Stephenson est un autodidacte, l’exemple du self made man qui a conservé les valeurs de son milieu social d’origine : un milieu modeste. Lui

est un philanthrope sincère. Mais très souvent, la philanthropie est un alibi pour se donner bonne conscience lorsque l’on gagne beaucoup d’argent. Elle est souvent un moyen de dissimuler une forme de cynisme social. Même si aujourd’hui tous les grands patrons ne sont pas fermés à l’idée d’améliorer la vie des gens, nous restons dans une configuration où seul le profit compte.

Entre les similitudes de noms, de lieux, d’intrigues, voire de confusion de personnages, votre œuvre est définitivement référentielle. Faut-il avoir lu Dickens pour comprendre vos romans ? Évidemment, c’est un “plus” ! Dans *Monsieur Dick ou Le Dixième Livre*, par exemple, on ne peut comprendre certaines allusions que si l’on a lu Dickens. Cependant, on peut considérer qu’il y a plusieurs niveaux de lecture. Un lecteur peu au fait de la littérature dickensienne, sera intrigué par la relation ambiguë nouée entre les deux protagonistes qui cherchent à venir à bout d’un même mystère littéraire. Cet amour pour la littérature peut captiver : certains lecteurs ont découvert l’œuvre de Dickens et ont eu envie de la lire.

Dans le même ouvrage, vous mettez en lumière la littérature droodienne, née du roman policier inachevé de Dickens. Pourquoi entretenir le « Mystère d’Edwin Drood » ?

Je suis moi-même fasciné par ce mythe, et plus

JEAN-PIERRE OHL, 58 ANS, A ÉTÉ RÉCOMPENSÉ EN 2005 PAR LE PRIX EMMANUEL ROBLÈS POUR SON PREMIER ROMAN *MONSIEUR DICK OU LE DIXIÈME LIVRE*. IL EST ÉGALEMENT L’AUTEUR DE QUATRE AUTRES OUVRAGES. *LE CHEMIN DU DIABLE*, PARU EN AVRIL 2017, EST UNE NOUVELLE IMMERSION DANS L’ANGLETERRE INDUSTRIELLE DE CHARLES DICKENS. ANCIEN RESPONSABLE EN LITTÉRATURE À LA LIBRAIRIE GEORGE DE TALENCE, IL INTERVIENT RÉGULIÈREMENT AUPRÈS DES ÉTUDIANTS DE LA FORMATION MÉTIERS DU LIVRE À L’IUT BORDEAUX MONTAIGNE.

- *MONSIEUR DICK OU LE DIXIÈME LIVRE*, ÉDITIONS GALLIMARD (2004)
- *LES MAÎTRES DE GLENMARKIE*, ÉDITIONS GALLIMARD (2008)
- *CHARLES DICKENS*, ÉDITIONS GALLIMARD, COLL. « FOLIO. BIOGRAPHIES » (2011)
- *REDRUM*, ÉDITIONS DE L’ARBRE VENGEUR (2012)
- *LE CHEMIN DU DIABLE*, ÉDITIONS GALLIMARD (2017)

particulièrement par l’intérêt qu’il a suscité à travers les siècles. Cela prouve la force de la littérature. Des gens peuvent consacrer quasiment leur vie à un livre qui, loin d’être le meilleur de l’auteur, est en plus inachevé ! L’intérêt du lecteur en est décuplé : il participe au mythe. Il devient en quelque sorte plus actif. Je rends donc hommage à cette création collective autour d’Edwin Drood, tout en suggérant une résolution possible du mystère.

L’un de vos personnages, François Daumal, vit à Bordeaux. Faut-il y voir une visée autobiographique ?

Que ce soit la maison de Mimizan ou la librairie de M. Krook, qui ressemble beaucoup à celle que je tenais étant jeune, les éléments autobiographiques sont en effet nombreux. Je pense que lorsqu’on écrit un livre, la proximité avec ses personnages est importante. En fait, je crois qu’il y a toujours des morceaux de vie de l’auteur dans un ouvrage, ils sont plus ou moins explicites. Et puis, c’est vrai que je connais mieux le Bordeaux des années 1970 que l’Angleterre de 1824... bien que dans le quartier de Mériadeck d’autrefois, on peut retrouver un peu de la noirceur de la ville de Londres au XIX^e siècle.

Propos recueillis par Corentin Nicolas
et Julia Vandal

Entretien avec Stéphanie BENSON

“Une double culture offre une énorme liberté de création”



Vous êtes franco-britannique. En quoi cette double culture influence-t-elle votre style et votre écriture ?

M'installer en France m'a surtout permis d'accéder à une très grande liberté. Le fait d'écrire dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, permet de se détacher de tout affect, de tout tabou ou interdit. Cela dit, la littérature anglo-saxonne, avec laquelle j'ai grandi, est une littérature qui mélange les genres, passant du réalisme au fantastique en trois mots, et cela aussi offre une énorme liberté de création. Je n'ai pas de barrières : je vais pouvoir écrire du roman noir, ou du roman policier, ou encore du roman fantastique... J'y mets un peu de tout et je vois ce qu'il se passe !

Dans vos polars jeunesse, de la collection Tip Tongue, vous commencez l'histoire en français, puis passez à l'anglais. Ce format permet-il aux lecteurs de comprendre le dénouement écrit dans une langue qu'ils sont encore en train d'apprendre ?

Oui, en principe ça marche, parce qu'il y a beaucoup de répétitions. Le vocabulaire et les structures que l'on retrouve dans le dernier chapitre, ont déjà été vus à 80 %, plus tôt dans le roman. On commence avec de petites notions dans le chapitre 1, on en rajoute un peu plus dans le chapitre 2 tout en revoyant ce qui a été vu dans le chapitre 1, etc. En didactique, c'est ce qu'on appelle « l'apprentissage spiralaire », cela consiste à toujours revenir autour de ce

qui a déjà été vu pour consolider les premières notions.

Que vous inspire l'enseignement des langues étrangères en France ?

Je suis sans doute mal placée pour évaluer la qualité de cet enseignement : certes, mes enfants ont appris l'anglais en France, mais comme j'étais là pour eux à la maison, ils s'en sont bien sortis, malgré l'indigence totale des manuels de langue. Je ne crois pas qu'on ait mal formé les enseignants : pour la plupart, ils sont très bons ! Le problème réside plutôt dans des directives ministérielles très détachées de la réalité du terrain. En Angleterre, cette idée du manuel que l'on aborde semaine après semaine en cours est totalement absente, je ne l'ai jamais vue. Quel intérêt à aller en cours si tout est abordé dans le livre ? Il est plus intéressant de profiter du savoir-faire et de la créativité de l'enseignant. C'est aussi un problème d'économie, puisqu'il y a un lobbying des éditeurs de manuels scolaires sur le ministère de l'Éducation Nationale. Il n'est jamais bon de mélanger une économie de milliards d'euros et l'enseignement public.

Vous êtes agrégée et docteure en anglais, pourquoi avoir choisi de reprendre des études si poussées autour de votre langue maternelle ?

Parce qu'au début des années 2000 j'avais l'impression de tourner en rond en tant qu'écrivain. Je vivais de mes droits d'auteurs depuis une dizaine d'années et j'avais l'impression d'être une plante dont on ne renouvelle pas le sol, d'avoir épuisé toutes les ressources naturelles. J'avais fait de la

UNE CHAUVE-SOURIS DANS LE GRENIER, 1995
LE LOUP DANS LA LUNE BLEUE, 1997 (PRIX MICHEL LEBRUN)
SÉRIE LE FURET ENQUÊTE, 1998-2001
SÉRIE MAÎTRE DES AGNEAUX, 1998-2004
SI SOMBRE LIVERPOOL, 1999, MEILLEUR POLAR AU FESTIVAL DE MONTIGUY-LÈS-CORNEILLES
LE CAUCHEMAR-RAIL, 1999, PREMIER POLAR POUR ENFANTS
SÉRIE EPICUR, 2000-2005
SÉRIE ZELNA & Co, 2006-2011
SÉRIE TIP TONGUE

science-fiction, du fantastique, du polar, de l'enquête... La littérature qui m'avait donné envie d'écrire, c'était la littérature anglo-saxonne. Je me suis dit que d'étudier les ingrédients de cette littérature allait peut-être aider le processus.

Pourquoi avoir lancé une collection de polars pour enfants ?

A l'origine, c'était pour avoir un poste sur Bordeaux, pour rester auprès de mon mari. J'étais certaine de ne pas avoir de poste en littérature britannique. Une collègue de didactique m'a intégrée à un projet où la fiction était pensée comme moteur de l'apprentissage d'une langue étrangère. Elle m'a suggéré de trouver un moyen, en tant que franco-britannique, de faciliter le passage d'une langue à une autre. Nous visions des élèves de cinquième au départ, mais même avec de petits textes je n'y arrivais pas. Pour que ce soit intéressant, il faut un minimum de langage. Je me suis dit qu'il fallait commencer en français. J'ai donc utilisé mes héros et héroïnes pour que les enfants utilisent ce qu'ils comprenaient en langue étrangère dans le livre pour produire eux-mêmes des énoncés.

Après une première expérience dans l'audiovisuel avec l'écriture de la série Mafiosa, quels sont vos projets dans ce domaine ?

Nous avons pensé à des adaptations animées de mes romans. On est en train de réfléchir à de nouveaux formats, où le lecteur est invité à écrire. Le format sera celui d'un journal intime commencé par le héros et, pourquoi pas, terminé par le lecteur.

Propos recueillis par Mélanie Volland et Théotime Roux

BIOGRAPHIE

NÉE EN 1959 À LONDRES, L'AUTEURE STÉPHANIE BENSON ÉCRIT SON PREMIER ROMAN EN 1995. GRANDE LECTRICE DE TOLKIEN, DICKENS, ORWELL, ELLE RÉDIGE NOTAMMENT DES ROMANS POLICIERS, DE LA SCIENCE-FICTION ET DES NOUVELLES. ELLE S'INSTALLE EN FRANCE EN 1981 ET REPREND SES ÉTUDES. DÉJÀ DÉTENTRICE D'UNE LICENCE DE PSYCHOLOGIE ET DE RUSSE, ELLE DEVIENT AGRÉGÉE D'ANGLAIS EN 2008 ET TERMINE UN DOCTORAT D'ÉTUDES ANGLOPHONES EN 2011 À L'UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE. PRIMÉE À PLUSIEURS REPRISES, NOTAMMENT EN 1997 PAR LE PRIX MICHEL LEBRUN POUR *LE LOUP DANS LA LUNE BLEUE*. DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES DÉJÀ, STÉPHANIE BENSON RÉDIGE DES POLARS POUR ENFANTS EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS.

POLAR
EN
CABANES

ijba
Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine